

# Nos mensonges seront vos défaites

*(Lumière blanche suspendue, oscillant lentement. Un bruit de ventilateur lointain. Odeur de désinfectant, de métal chaud, et derrière tout ça une pointe d'humidité. Merian C. Cooper est assis, mains liées au bord d'une table d'acier poli. On ne voit pas l'interrogateur-rice ; seulement une silhouette, un souffle, une voix. Le magnétophone grésille.)*

**Action.**

**INTERROGATEUR-RICE** : Votre nom complet.

**COOPER** : (il tousse, avale sa salive) Mer... Meriam Caldwell Cooper.

**INTERROGATEUR-RICE** : Merian. Pas Meriam. Vous commencez par un mensonge.

**COOPER** : (long soupir) Les... les noms... ils se tordent. Mon père... il disait Meriam. J'ai gardé... le son. Ça... ça me rassure.

*(Il lève les yeux vers la lumière, ses pupilles se contractent. Une goutte de sueur glisse sur sa tempe, rejoint son col. Il frissonne.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Date et lieu de naissance.

**COOPER** : (cligne des yeux) Jacksonville... Floride... octobre 1893... le vingt... le vingt-quatre. Oui, c'est ça. Le vingt-quatre.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous hésitez.

**COOPER** : (il ferme les poings, rouvre les doigts) C'est le néon. Il... il vibre dans ma tête. Ça brouille les dates.

*(Le magnétophone émet un petit clic. On entend sa respiration sifflante, l'odeur de tabac froid émane de ses vêtements.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Parlez du feu.

*(Un silence. Cooper ferme les yeux. Ses paupières tremblent.)*

**COOPER** : Le feu... c'était... c'était un rugissement. Un animal. La ville était en bois, en goudron, en vent. On... on entendait des cris... le bois se pliait, criait. Ça sentait le cuir et la térébenthine... mes cheveux brûlaient... ou peut-être c'était les cheveux d'une voisine. J'avais sept ans... ou huit... mon père m'a... m'a tiré par le bras... non... ma mère... ou quelqu'un... (il secoue la tête) ... je ne sais plus. Mais le ciel était rouge, et ça... ça je m'en souviens. Kong est né là, je crois.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous fabriquez votre enfance comme un décor.

**COOPER** : (petit rire) Peut-être. Mais le décor brûlait vraiment.

*(Il se frotte la nuque. Odeur d'ozone et de sueur mêlées. Sa voix tremble.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez la maison.

**COOPER** : Blanche... non, grise... avec des volets... bleus ? Je... je crois. Elle a disparu en quelques heures. Le bois éclatait comme des fusils. On a fui. Je tenais un petit singe en peluche. Il a brûlé. (Il cligne des yeux, avale sa salive.) Non... c'était un ours. Non... un chien. Je ne sais plus. (Il tremble.)

**INTERROGATEUR-RICE** : Pourquoi ce singe, ce chien ? Vous inventez des fétiches.

**COOPER** : (regard fuyant) Je me rappelle juste l'odeur du coton brûlé. C'est tout.

*(Il respire fort, on entend ses narines siffler.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Et l'école ? La Lawrenceville School ?

**COOPER** : (long soupir, les yeux se perdent dans le plafond) Des dortoirs glacés... l'encre violette sur mes doigts... l'odeur de craie et d'amidon... le claquement sec des bottes sur le carrelage... J'y ai appris à serrer les dents. À sourire en silence.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous vous y sentiez étranger ?

**COOPER** : Tout le monde y est étranger. Même les fils de sénateurs. C'était une forteresse. Je dormais le dos tourné au mur, par habitude. Je me disais : « Ne dors pas trop, l'incendie peut revenir. »

*(Il se passe la langue sur les lèvres. La lumière du néon se reflète dans ses yeux.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Ensuite l'Académie navale. Vous avez été expulsé.

**COOPER** : « Forced to resign ». C'est... plus poli. Indiscipline. Ils disaient : pas de place pour l'aviation dans la marine. Moi je disais : l'air c'est l'avenir. Alors... alors j'ai sauté hors du navire avant qu'on me jette à l'eau.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous enjolivez.

**COOPER** : (haussement d'épaules) Peut-être. J'étais jeune. J'ai... j'ai dit que je partais pour des raisons de santé. Puis j'ai dit pour raisons familiales. Puis pour l'aviation. Toutes les versions sont vraies.

*(Le magnétophone bourdonne. On entend le froissement d'un dossier. Cooper ferme les yeux, inspire profondément, son thorax se soulève lentement.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Parlez de vos sensations à l'Académie.

**COOPER** : L'odeur de kérosène... le goût du sel sur la peau... le fer froid des rambardes au matin... les bottes cirées, alignées comme des tombes... et les officiers... leurs regards comme des baïonnettes.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous aviez peur ?

**COOPER** : Tout le monde a peur. Mais moi je voulais voler au-dessus. Sentir le vent comme un couteau. Voir la mer d'en haut.

*(Il baisse la tête. La sueur coule sur ses tempes.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Pourquoi mentir sur votre âge, sur votre jouet, sur votre maison ?

**COOPER** : (il ferme les yeux) Parce que la mémoire... c'est un film qu'on remonte. On coupe des plans. On ajoute de la musique. On change le décor. À force, on ne sait plus si on y était ou si on l'a inventé.

*(Il se frotte les poignets contre les menottes, une petite trace rouge apparaît.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Dites la vérité nue.

**COOPER** : (long silence) Le feu m'a pris la gorge. J'ai cru mourir. Ça m'a donné un goût pour les monstres. Voilà.

*(Il se racle la gorge. Son souffle sent le métal.)*

### **Action**

*(Le néon sautille une seconde, puis se stabilise. Dans la gorge de Cooper, quelque chose racle, un fil de poussière et de tabac. Sous la table, ses chevilles tressaillent, frottent la chaussure gauche contre la droite comme pour allumer une étincelle.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Reprenons. La Lawrenceville School, vous l'avez déjà décrite. L'Académie navale, maintenant. Allez au-delà des slogans. Dites ce que votre peau se rappelle.

**COOPER** : (il inspire longuement) Le matin, l'air était si vif que le métal avait une odeur. Les rambardes transpiraient un froid poisseux. Les draps parlaient un langage de plis, plus strict que les ordres. Je me levais avant le clairon pour écouter la mer... elle frappait les quais comme une main sur un tambour, régulière, sûre d'elle. (il s'arrête, se mouille la lèvre) L'odeur du cirage... c'est ça qui me revient. Le cirage, épais, comme si on enfouissait la boue sous une surface noire pour l'empêcher de revenir.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous enjolivez encore. Des sensations à la place des faits. Pourquoi avez-vous été poussé vers la sortie ?

**COOPER** : (il lève un doigt, hésite) Indiscipline. C'est ce qu'il y a d'écrit. Mais l'indiscipline est un mot qui sent le papier. Dans le corps, c'était autre chose : trop de nerfs, trop de désir de décoller. J'argumentais... (sourire bref) je m'obstinais. Je parlais d'aviation comme d'une fièvre. Eux entendaient : menace, caprice, manque de hiérarchie. Ils disaient que je semais de l'air dans l'eau.

**INTERROGATEUR-RICE** : Et vous ?

**COOPER** : Je disais que les navires vieilliraient comme des chênes, alors que les avions poussaient comme des herbes folles. (Il fait un geste d'aile avec le poignet, s'arrête en voyant la menotte.) On ne m'a pas expulsé... pas exactement. On m'a laissé choisir la porte par laquelle sortir. Ils m'ont

tenu la poignée, poliment. J'ai courbé l'échine, j'ai signé. Le stylo sentait l'encre métallique. J'ai encore ce parfum au fond de la bouche.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous avez raconté, ailleurs, que c'était un acte d'honneur. Puis, que c'était une sanction. Et enfin, que c'était un sacrifice pour l'aviation.

**COOPER** : (un rire sec) Les trois à la fois. L'honneur, la sanction, le sacrifice... ce sont les faces d'une même médaille quand on la tourne trop vite. Ce qui est constant, c'est le bruit du papier quand il s'arrache du cahier... (il mime un geste) ce crissement d'arrachement, là, comme une peau qu'on tire.

**INTERROGATEUR-RICE** : Après l'Académie, le journalisme. Pourquoi ?

**COOPER** : Pour gagner du temps en marchant. Écrire permet de rester en mouvement sans qu'on vous demande où vous allez. Les rédactions sentent le café brûlé, les doigts tachés, la gomme chaude des rotatives. J'ai couru après des phrases comme d'autres courent après des trains, mais l'aviation tapait dans mes tempes. (il tambourine doucement) Toc-toc. « Rappelle-toi que tu veux l'air. »

**INTERROGATEUR-RICE** : 1916. Georgia National Guard. Frontière mexicaine. Pancho Villa.

**COOPER** : (le regard devient vitreux, puis se resserre) La frontière était une ligne tracée dans la poussière, mais la poussière ne tient pas les lignes. On y respirait du cuir chaud et du vieux cheval. Les selles craquaient quand le soleil montait. La bouche s'asséchait en une heure, la langue devenait un caillou. On voyait des mirages : de l'eau à deux pas, toujours à deux pas. La nuit, le froid vous traversait avec une propreté d'aiguille. (il cligne) On était là pour poursuivre un nom plus qu'un homme. « Villa » est un bruit de galop dans la tête.

**INTERROGATEUR-RICE** : Avez-vous tiré ?

**COOPER** : (il détourne la tête) Non. Je... (il revient, cherche un point sur la table) J'ai levé le fusil, j'ai senti la crosse appuyer contre mon épaule. La sueur me piquait les yeux. Il y a eu un cri... ou un chien... non, c'était un cri humain. Je crois que j'ai tiré sans viser. La détonation m'a rempli la tête comme un seau d'eau. Je ne sais pas ce que j'ai touché. (il ferme les yeux) On raconte plus tard pour rétablir la logique : on dit « j'ai couvert » ou « j'ai dispersé ». La vérité, c'est un tremblement de doigt.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous avez dit ailleurs n'avoir tiré sur personne.

**COOPER** : (hochement) C'est confortable, plus tard, de dire « personne ». Là-bas, la poussière avale les pronoms.

**INTERROGATEUR-RICE** : Pourquoi y être allé, réellement ?

**COOPER** : Pour savoir si la peur avait un goût. (il esquisse un sourire) Elle a le goût du cuivre, comme le sang sur une batterie. Et parce que l'Amérique te pousse dans le dos en disant : « Va

prouver que tu es à toi. » On prouve en se blessant un peu. On brandit la cicatrice ensuite comme une carte d'identité.

*(Un souffle de l'ampoule ; une ombre roule sur le mur. Cooper se penche vers l'avant, attiré par la lumière autant qu'aveuglé.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous parlez de preuves. Parlez de l'école d'aviation d'Atlanta.

**COOPER** : (les mains s'ouvrent et se referment) L'odeur d'huile moteur s'incrétait dans la peau, entre les lignes de la paume. Les gants, quand on les retirait, laissaient au poignet une marque pâle, propre, comme si on avait éloigné le monde. Les instructeurs criaient, mais le vent criait plus fort. (il rit) On apprend à écouter ce qui couvre les voix humaines : vent, moteur, altitude. Les premières fois, j'avais la bouche ouverte pour avaler l'air ; on dirait un chien. Après, j'ai appris à fermer, à respirer par le nez, à garder l'air comme un secret.

**INTERROGATEUR-RICE** : Votre accident.

**COOPER** : (il se fige) La chute, d'abord, n'a pas de son. Elle est muette. On ne tombe pas, on est vidé. Puis l'air siffle à l'envers, comme si on remontait dans une flûte. Deux cents pieds, dit-on dans les rapports. Pour moi, ça faisait la hauteur d'un souvenir qui s'obstine. Le choc a mis une cloche autour de ma tête ; dedans, tout vibrait sans sortir. J'ai senti la terre entrer dans mes dents. Après, j'ai menti. (il ouvre les yeux) J'ai menti aux médecins, aux officiers, à moi-même. « Ça va. Je vole demain. » Si on dit « demain » assez fort, le corps finit par y croire.

**INTERROGATEUR-RICE** : Cause de l'accident ?

**COOPER** : (il hésite, l'épaule tressaute) Une rafale... non, une erreur d'assiette... non, un caprice de machine... (il sourit sans joie) Vous voyez ? Trois causes pour un seul sol. Choisissez. La vérité c'est que j'avais faim du ciel et que la faim fait trembler.

**INTERROGATEUR-RICE** : Et les autres pilotes ? Noms, faits.

**COOPER** : (il serre la mâchoire) Des prénoms flottent : Jack, Mike, un Polonais avant l'heure. Le hangar sentait la sciure et le chiffon d'essuyage. On plaisantait avec des mots déjà mâchés. Personne n'avouait regarder le sol quand l'appareil montait. Les nuits, on graissait nos mensonges avec du café brûlé.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous confondez encore le concret et la liturgie du souvenir. Parlons de la frontière, une scène précise.

**COOPER** : Une patrouille au couchant. Le soleil refile l'or aux pierres. Les lézards sont plus vifs que nous. Le cuir colle aux cuisses. À gauche, un buisson qui tremble. On s'arrête. Le silence est un feutre épais. Je sens la poussière sur mes dents. Un homme se redresse – ou un enfant, je ne sais pas – il tient quelque chose... un sac ? un fusil ? J'ai levé le mien. La crosse a dit « oui » à mon épaule. Le reste, c'est un trou. Après, l'odeur de poudre vous colle au nez pendant une semaine. On dort avec.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous ne vous souvenez pas si c'était un fusil ou un sac ?

**COOPER** : (il sourit de biais) Si je me souvenais toujours, je ne ferais pas de cinéma. Je bâtirais des procès-verbaux.

*(Le magnétophone émet un hoquet ; la bande avance comme si elle tirait un corps lourd.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous avez dit que le journalisme vous maintenait en mouvement. Qu'écriviez-vous exactement ?

**COOPER** : Des phrases pour passer les postes de contrôle. Des dépêches qui sentaient le caoutchouc fondu des pneus et la sueur des salles de rédaction. Des colonnes que je remplissais d'odeurs et de sons, comme ici. (il incline la tête) Je plaçais déjà des mensonges, pas pour tromper, mais pour que la phrase tienne debout. La vérité brute est un squelette ; on lui met un manteau pour qu'elle ne fasse pas peur.

**INTERROGATEUR-RICE** : Répétez : vous mentez pour rassurer ?

**COOPER** : Pour que ça ressemble au monde. Le monde, tel qu'on le vit, est un montage. On supprime les plans trop longs. On garde le cri et on coupe le silence qui l'entoure. (Il cligne) Mais parfois, le silence est la vérité. Ici, par exemple. (il se tait, volontairement ; on entend le ventilateur, sa respiration qu'il retient, puis laisse repartir.)

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous vous rendez compte que cette poétique est une stratégie d'évitement. Les faits, Cooper.

**COOPER** : Les faits : j'ai signé une démission. J'ai porté un fusil. J'ai appris à décoller. Je suis tombé. J'ai recommencé. J'ai senti la poussière mexicaine entrer dans mes bottes et je n'ai pas réussi à la faire sortir. Voilà.

**INTERROGATEUR-RICE** : Qu'est-ce qui vous a le plus marqué : l'humiliation administrative ou la sensation de l'air ?

**COOPER** : (un rire bref) L'air ne vous humilie pas. Il vous prend, c'est tout. L'administration, elle, s'intéresse à votre orthographe. (il penche la tête) Merian, Meriam... le même homme, mais pour eux le « a » est une faute. L'air, lui, pardonne tout, tant que vous le respectez. Quand vous le trahissez, il vous jette au sol sans procès.

**INTERROGATEUR-RICE** : Si vous pouviez réécrire cette partie de votre vie : que changeriez-vous ?

**COOPER** : (il réfléchit) Je garderais la chute. Je retirerais une minute d'orgueil avant. Et j'ajouterais une seconde de silence après, quand on se relève et qu'on décide, par bêtise ou courage, que demain on remonte. (il hausse les épaules) Je déplacerais la caméra, pas la scène.

**INTERROGATEUR-RICE** : Qui vous a appris à mentir si bien ?

**COOPER** : Le feu d'abord. Puis la mer. Puis le désert. Les phénomènes vous apprennent l'économie : on ne peut pas tout dire avec des chiffres. Il faut la chaleur sur la peau, le goût dans la bouche. Alors on arrange. Ce n'est pas si différent que de tracer une frontière dans la poussière.

*(Il fixe la table ; ses doigts tapent un rythme, comme les pales d'une hélice : un, deux, trois, pause, un, deux...)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous en resterons là pour l'instant sur la frontière. Avant d'aller en France, une dernière question : au moment exact où vous avez signé cette « démission forcée », qu'avez-vous senti ?

**COOPER** : Une démangeaison à la base du cou, à l'endroit où la chemise frotte. L'encre a mis un temps à sécher ; j'ai soufflé dessus, discrètement, peur que le mot « forced » bave et qu'on me demande un autre papier. Le papier était légèrement humide, comme la langue d'un chien. En sortant, j'ai senti pour la première fois l'odeur d'un moteur d'avion sans le voir. C'était comme si quelqu'un avait posé une main chaude derrière mon sternum. Ça m'a tiré en avant. (il sourit) Et j'ai suivi.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous prétendez donc que votre mensonge le plus utile fut de dire « oui » quand tout en vous disait « encore ».

**COOPER** : (il incline la tête) On devient adulte le jour où l'on ment à voix basse et qu'on entend l'écho vous répondre : d'accord.

*(Un temps. On entend, dehors, un couloir qu'on traverse, des pas lointains. L'ampoule danse sur son fil invisible. Cooper penche légèrement la tête, tend l'oreille. L'interrogateur-rice reste une ombre compacte.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous irons ensuite en France, l'instruction, la chute, la capture. Mais je veux un dernier détail sensoriel sur le Mexique.

**COOPER** : La sueur sèche sur la nuque laisse une croûte de sel qu'on gratte du pouce. On la porte à la bouche, sans réfléchir. Elle a le goût de métal et de journée perdue. Le soleil, le soir, vous lâche comme un employeur mécontent. Et alors seulement, on sent l'odeur du feu de camp : pin tordu, graisse qui crépite. On rit trop fort. On boit de l'eau chaude. On dort sur un côté pour que le fusil ne roule pas. (il relève la tête) Et on rêve d'un bruit que personne n'a encore vraiment entendu : un moteur qui arrache la nuit et dessine une ligne claire. C'est ce bruit-là qui me réveille, même maintenant.

**INTERROGATEUR-RICE** : Contradiction : vous affirmez n'avoir jamais vraiment dormi à la frontière.

**COOPER** : (un silence, puis un souffle) On dormait en pointillé. Les pointillés font des lignes, de loin. Approchez, vous verrez les trous.

*(La bande mord le vide, un clac discret. L'ombre de l'interrogateur-rice bouge, comme si elle passait une page.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Très bien. Nous passons à la France.

**COOPER** : (il avale) Apportez-moi l'air. Je vous donnerai les fractures.

*(La lumière se resserre, le cadre se fait net. Section close comme on coupe à la table de montage : d'un coup sec. Dans le silence qui suit, on entend la pointe du stylo de l'ombre mordre un papier.)*

## **Action**

*(La lumière n'a pas changé, mais l'air paraît plus lourd. Cooper respire par petites gorgées, comme s'il mordait l'oxygène en cubes. Il ferme les yeux avant chaque réponse. La voix de l'interrogateur-rice, toujours neutre, tombe comme une pierre dans l'eau.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous quittez la frontière mexicaine. Vous traversez l'Atlantique. Décrivez votre arrivée en France. Sans gloriole.

**COOPER** : (souffle long) L'odeur d'algues mortes en entrant au port. Une bruine collante, pas celle de Floride, une bruine qui pique la gorge comme un vinaigre. Les dockers, silhouettes courbées, odeur de charbon et de vin rouge. On débarque avec des bottes neuves et on marche dans une boue vieille de siècles. La langue française... je la comprends pas, mais elle a un goût de pain chaud et de cuir mouillé.

**INTERROGATEUR-RICE** : L'école d'aviation, encore ?

**COOPER** : Oui. École supplémentaire. Hangars humides, planchers tachés d'huile noire, tout un alphabet d'outils accrochés au mur comme des armes d'église. Les moteurs posés sur des tréteaux sentent la graisse brûlée. Les instructeurs crient dans un vent glacé. Les gants de cuir collent aux doigts comme une seconde peau.

*(Il passe la langue sur ses lèvres, la voix se casse.)*

**COOPER** : La France... c'était une carte postale grise. Les villages avaient des toits percés, les vaches maigres regardaient passer des camions de munitions. Je voulais voler au-dessus, toujours. Les moustiques même étaient en uniforme.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous étiez dans le 201st Squadron. Dites-moi ce que votre corps en retient.

**COOPER** : (ferme les yeux) L'odeur du kérosène, plus âcre que celui d'Atlanta. Le froid qui mord la peau du front sous les lunettes. La condensation qui gèle sur l'écharpe, on la casse comme du verre. Les vibrations des pales me remontaient par les tibias. La radio, quand elle grésillait, sentait le métal brûlé.

**INTERROGATEUR-RICE** : L'accident. Deux cents pieds. Décrivez.

**COOPER** : (sourire absent) On ne tombe pas. On est aspiré. D'abord un silence blanc, puis l'air qui hurle à l'envers. Le ciel se dérobe, le sol grimpe. Je me souviens du froid sur mes dents, un froid d'aiguille. Le cockpit qui tremble comme une cage. Puis plus rien. Ensuite, la terre dans ma bouche, l'odeur d'herbe écrasée, le sang qui coule dans les oreilles, chaud et épais.

*(Il baisse la tête, respire fort. Ses poignets luisent d'une sueur fine.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Cause ?



**COOPER :** (regard en biais) Un obus éclaté ? Un défaut d'aile ? Mes mains ? (il hésite) Je dis toujours « défaut d'aile », mais la vérité, c'est que j'étais épuisé. Les nuits blanches, l'huile dans les poumons, le vent dans la nuque. Fatigue... ça ne se met pas dans un rapport militaire.

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous mentez encore sur la cause.

**COOPER :** (haussement d'épaules) Pour sauver l'avion sur le papier. Pas pour sauver ma peau. Ma peau était déjà écrite.

**INTERROGATEUR-RICE :** Et ensuite ?

**COOPER :** Prisonnier. (il dit le mot comme une pierre qu'on avale) Les Allemands avaient des mains propres. On me croyait mort, ils m'ont récupéré vivant. J'avais perdu mon nom, perdu ma montre, gardé mes bottes. On me met dans un camion, odeur de paille sale et de désinfectant. Je regarde mes mains : deux ballons gonflés, sang et froid.

**INTERROGATEUR-RICE :** Décrivez la captivité.

**COOPER :** Une caserne de briques. Couloirs humides, murs couleur de cendre. Le pain noir avait un goût de fer. L'eau tiède sentait l'étain. La nuit, on entendait les rats, leurs griffes sur le ciment. On se parlait à voix basse, comme des conspirateurs de l'air. J'ai rêvé d'ailes brisées, de Kong en cage, d'un feu qui ne s'éteint pas.

*(Il tord légèrement ses doigts, comme pour casser une corde invisible.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous avez été blessé ?

**COOPER :** Oui. Tête. Épaule. Les plaies puaient l'iode et la rouille. Les Allemands ont pansé. (il hésite) C'était froid, mais soigné. Je leur en ai voulu d'être efficaces.

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous avez tenté de vous évader ?

**COOPER :** Dans ma tête. (il sourit) Je volais la nuit, au-dessus des barbelés. Le jour, j'apprenais à regarder le ciel par un trou de serrure.

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous dites avoir été présumé mort. Comment l'avez-vous su ?

**COOPER :** Des mois plus tard, une lettre. On avait écrit à ma famille : disparu. (il ferme les yeux) Je me suis imaginé leur deuil, leur silence. Et puis je suis revenu, comme une pellicule retrouvée dans une cave.

**INTERROGATEUR-RICE :** Qu'avez-vous compris, là, sur vous-même ?

**COOPER :** Que j'étais déjà un fantôme. Et qu'un fantôme peut mentir comme il respire, parce qu'il n'a plus rien à perdre.

*(Le magnétophone émet un clic discret. La bande file.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous avez dit ailleurs que vous n'aviez pas peur.

**COOPER :** (il rit sans son) Tout le monde a peur. La peur, c'est la couleur des murs. On la respire, on la mange. On dit « non » parce que ça sonne plus beau.

**INTERROGATEUR-RICE :** Après la guerre ?

**COOPER :** Après la guerre, je n'étais plus qu'une valise de peau. L'Amérique me semblait trop nette. J'ai voulu retrouver une frontière. La Pologne est venue comme une cicatrice sur la carte.

**INTERROGATEUR-RICE :** Encore une fois, vous transformez les faits en fable.

**COOPER :** (hoche) Parce que la fable tient debout, elle. Les faits, eux, s'écroulent comme un hangar sous un obus.

*(Il tousse, son souffle racle. Il renifle une odeur imaginaire.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Un dernier détail sensoriel sur la prison.

**COOPER :** L'hiver. Le fer des barreaux gelé colle à la langue si on l'approche. Les couvertures sentent le mouton mort. Les bottes qu'on enlève la nuit font un bruit de succion, la boue aspire. Et quand on ferme les yeux, on sent encore l'hélice tourner, même au sol.

**INTERROGATEUR-RICE :** Pourquoi continuer à voler après ça ?

**COOPER :** Parce que tomber une fois ne suffit pas. Il faut tomber deux, trois fois pour comprendre la gravité. Parce qu'on veut la dernière image du ciel avant de mourir.

*(Il baisse la tête. Sa main tremble, une goutte de sueur tombe sur la table métallique et s'y écrase.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Nous parlerons de la Pologne ensuite. Mais avant, dites-moi : quand vous fermez les yeux aujourd'hui, que voyez-vous en premier, le feu de Jacksonville ou la cage allemande ?

**COOPER :** Les deux en même temps. Ça fait une seule couleur, un noir orangé. Dans ce noir orangé, un gorille grimpe à l'Empire State Building. Moi, je suis en bas. Je tiens la caméra. Je mens.

*(Un silence. La bande claque. Le ventilateur se met à tourner plus vite.)*

### **Action**

*(La lumière blanche vibre d'un coup sec comme si elle allait s'éteindre, puis reprend. Cooper lève les yeux, il a l'air de revenir d'un long tunnel. Son souffle est plus court, ses mains marquées de petites taches rouges d'où les menottes ont mordu la peau.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous avez quitté la prison allemande. La guerre était finie. Pourtant vous repartez, vers la Pologne. Expliquez.

**COOPER :** (voix râpeuse) L'Amérique m'étouffait. Tout était repeint. Même la peur avait une odeur neuve. La Pologne sentait encore la poudre et la boue. J'avais besoin de ça. Besoin d'un endroit qui n'avait pas fait semblant de cicatriser. (Il baisse les yeux.) Et puis, j'avais entendu parler de pilotes

volontaires... une escadrille qui portait un nom d'insurrection. La Kościuszko. Rien que le mot sentait l'alcool fort et la neige sale.

**INTERROGATEUR-RICE** : Dites ce que vous avez vu en arrivant.

**COOPER** : Un ciel bas. Des rails de chemin de fer déformés par la guerre. Des gares qui sentent l'oignon et la graisse froide. Des soldats maigres, des visages creux, des drapeaux râpés par le vent. Les hangars improvisés en planches humides. Les moteurs couverts de bâches trouées. Et l'air – un air qui râpait la gorge comme du sable.

*(Il se frotte les mains sur la table d'acier, comme pour les réchauffer.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous étiez instructeur ou simple pilote ?

**COOPER** : (hésite) Les deux. D'abord je dis que j'ai aidé à fonder l'escadrille. Ensuite je dis que j'ai juste suivi. La vérité est entre les deux. On était tous là pour voler, enseigner, improviser. Les Polonais me donnaient des ordres dans une langue que je comprenais à moitié. Je répondais par des gestes. C'était de la musique plus que de la hiérarchie.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous revendiquez avoir reçu la Virtuti Militari.

**COOPER** : (haussement d'épaules) Un ruban, un morceau de métal. Il pèse comme un secret dans la poche. Peut-être je l'ai mérité, peut-être non. À force de répétition, la médaille croit à sa propre histoire. (Il passe la langue sur ses dents.) Mais je me souviens du froid quand on me l'a accrochée : mes doigts gercés ne sentaient plus rien. J'ai juste vu le métal briller contre l'uniforme.

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez le quotidien de l'escadrille.

**COOPER** : Le matin, la vodka gelée dans les verres. On allumait les moteurs avec des mains bleues. Les avions crachaient une fumée blanche qui se mélangeait à la brume. Les cartes étaient tachées de graisse et de sang. Les messagers arrivaient sur des chevaux trempés. Les rations sentaient la sciure. Les blagues circulaient dans trois langues. Et au-dessus, les Russes, silhouettes noires dans le ciel.

*(Il se frotte l'arête du nez. La voix s'enraie.)*

**COOPER** : Parfois je me dis que j'ai inventé la moitié. Mais la boue sur mes bottes, je ne peux pas l'inventer. Elle est encore là, sous mes ongles.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous avez dit, ailleurs, avoir abattu des avions ennemis.

**COOPER** : (il baisse la tête) Peut-être. Je ne tiens plus le compte. À chaque descente, j'avais l'impression de me tirer moi-même vers le sol. Les avions sont des miroirs. On tire sur soi-même. (Il relève la tête.) Ce que je sais, c'est que le bruit d'un moteur qui cesse au-dessus de la neige est plus silencieux que n'importe quel cri.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous semblez fuyant dès qu'on parle d'actions concrètes.

**COOPER** : Parce que l'action est plus simple que la mémoire. L'action, c'est un geste. La mémoire, c'est mille images qui se contredisent.

*(Le magnétophone avale le son comme une bête.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Racontez un moment précis en Pologne. Un seul.

**COOPER** : Un matin de janvier. La neige était molle, comme du sel mouillé. On attendait un raid. J'ai vu un gamin polonais ramener du charbon sur un traîneau. Il avait un bonnet trop grand. Il nous a regardés allumer nos avions. Ses yeux étaient noirs, immenses. Il a fait un salut maladroit, comme dans un film. Je me suis dit : on est tous des figurants dans l'histoire des autres. Quand on a décollé, il a levé la main, j'ai cru voir Kong lever la patte. (Il rit, sec.) Voilà, c'est ça que je retiens. Pas les combats. Ce gamin.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous faites toujours entrer Kong dans votre vie.

**COOPER** : (hoche) Kong, c'est l'ombre que j'ai traînée. Le feu, la cage, la jungle, la neige. Il n'est jamais loin.

*(Il tremble légèrement, ses doigts jouent avec un invisible volant.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Après la Pologne, que s'est-il passé ?

**COOPER** : Retour aux États-Unis. J'étais plein d'images et d'histoires. J'avais besoin d'un autre front. Les journaux, l'Asie, les caméras. (il sourit) Le monde n'avait pas encore Internet mais il avait déjà ses mythes en stock. Moi je voulais filmer l'avant de la légende, le moment où la boue et l'épaule tremblent encore.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous commencez alors votre carrière de réalisateur ?

**COOPER** : D'abord journaliste, encore. Puis caméras. Avec Schoedsack, on a cherché des peuples qui marchent encore dans le vent sans micro. « Grass », puis « Chang ». Des montagnes, des éléphants, des hommes qui tirent des troupeaux comme on tire des souvenirs. (Il ferme les yeux.) Le son de la pellicule qui se déroule dans la boîte me donnait le même frisson que le moteur d'un avion.

**INTERROGATEUR-RICE** : Contradictions sur ces tournages ?

**COOPER** : Oh oui. J'ai dit qu'on filmait tout en direct. J'ai dit qu'on reconstituait. Les deux. C'était vrai et faux. Les caméras de l'époque étaient lourdes, lentes. On devait fabriquer des angles. Mais les odeurs, elles, étaient vraies. La sueur, la poussière, le fumier. Ça, la caméra ne ment pas.

*(Le ventilateur au plafond semble plus lent. La voix de Cooper devient presque un murmure.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Quel est votre premier souvenir sensoriel en Perse ?

**COOPER** : L'odeur du thé noir dans des verres brûlants. Les montagnes de pierre crue. Les pieds écorchés par les cailloux. Les femmes cachées derrière des voiles qui sentent le sable et la laine. Le vent qui porte une odeur d'huile et de métal. Les caravanes comme des files de fourmis.

**INTERROGATEUR-RICE** : Et Schoedsack ?

**COOPER** : Une voix grave. Des mains comme des outils. Il portait toujours une odeur de tabac doux. On a dormi sous des toits percés, on a mangé dans des gamelles d'étain. Il disait : « Filme d'abord, tu comprendras après. » (Il rit.) C'est aussi ce que je me disais en volant.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous mentez aussi sur ces voyages ?

**COOPER** : (léger sourire) Les voyages mentent d'eux-mêmes. Quand on les raconte, on est déjà rentré. Ce qu'on dit n'est qu'un décor. Mais les odeurs, elles, je ne les invente pas.

*(Il se penche, son souffle fait vibrer la bande du magnétophone.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : On voit une continuité : enfant du feu, aviateur, prisonnier, volontaire, puis cinéaste. Vous en êtes conscient ?

**COOPER** : Oui. C'est mon montage. Je coupe où ça m'arrange. Mais je laisse toujours un plan de fuite. Sinon je m'étouffe.

*(Un silence. La lumière claque. Cooper garde la tête baissée.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Que reste-t-il de la Pologne dans vos films ?

**COOPER** : La boue. La neige. Les silhouettes noires sur fond blanc. L'idée qu'on est petit dans un décor trop grand. Dans Kong, c'est pareil : un monstre sur un gratte-ciel, et en bas des hommes minuscules. La Pologne m'a appris l'échelle du monde.

**INTERROGATEUR-RICE** : Un dernier détail sensoriel sur cette période.

**COOPER** : (long silence) La vodka au matin a le goût d'un couteau stérilisé. Les moteurs réchauffent vos mains comme des bêtes. Les rivières gelées craquent sous les bottes. Et la nuit, on entend dans les arbres un bruit qui pourrait être du vent, ou des avions ennemis, ou le grognement d'un gorille qu'on n'a pas encore filmé.

*(Le magnétophone claque, avale la fin de la phrase.)*

## Action

*(Le néon cesse de grésiller : un halo pur, presque sans chaleur, enveloppe Cooper. La pièce semble plus vaste qu'avant, les murs effacés. La voix de l'interrogateur-rice devient plus lisse, comme modulée par un filtre invisible. Cooper fronce les sourcils. Un parfum neutre — ou l'absence totale de parfum — s'installe.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Revenons au cinéma. « The Most Dangerous Game » de jour. « King Kong » la nuit. Deux décors pour un seul monde. Racontez.

**COOPER** : (il respire fort, ses doigts glissent sur la table comme sur une carte de navigation) Les studios de RKO sentaient le plâtre mouillé, le métal tiède des projecteurs, la sueur des figurants. La jungle était en carton, mais elle respirait : vapeur artificielle, odeur d'engrais, insectes apportés pour faire vrai. La nuit, quand Zaroff dormait, Kong se levait. Même arbres, même lianes, autres

cris. Fay Wray hurlait, puis souriait, puis hurlait encore sur un autre plateau. Robert Armstrong changeait juste de costume. On recyclait tout, même les illusions.

*(Il se frotte le front, la lumière semble couler sur sa peau.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous parlez comme si ces odeurs et ces textures existaient encore. Décrivez la jungle.

**COOPER** : Un enchevêtrement de câbles et de plantes factices. L'odeur du latex chauffé par les spots. Des branches peintes qui collent à la peau, la sueur coule dans le dos comme un serpent. Des micros suspendus comme des chauves-souris. La nuit, les techniciens tremblaient de fatigue, leurs mains sentaient l'essence et le café froid.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous êtes conscient que, pour nous, rien de cela n'est imaginable ? Nous n'avons plus ces stimuli. Plus d'odeur. Plus de chaleur. Nous ne comprenons qu'à travers vos mots.

**COOPER** : (il se fige) Vous... vous dites « pour nous » comme si vous veniez d'un autre temps.

*(Un léger tremblement dans la voix synthétique. La silhouette derrière la table semble s'estomper, devenir une trame de points lumineux.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Continuez. Dites les sensations. Nous n'avons que ça pour reconstruire.

**COOPER** : (ses yeux s'écarquillent) Les projecteurs chauffaient au point de faire fondre le maquillage. L'air était saturé d'ozone, de poussière de plâtre, de cris répétés pour la prise suivante. La jungle avait des murs ; si on frappait, ça sonnait creux. Mais pour la caméra, ça devenait un monde entier.

*(Il avale difficilement. Sa bouche a un goût métallique.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Comment avez-vous supporté ce rythme jour/nuit ?

**COOPER** : Pas dormi. Pas vraiment. Le café était noir et sucré comme du pétrole. Les cendres de cigarettes faisaient un tapis sur le sol. On économisait la lumière, on réutilisait les décors, on trichait avec les ombres. L'équipe était une armée de taupes et d'oiseaux nocturnes.

**INTERROGATEUR-RICE** : Ce double tournage était-il seulement économique ou aviez-vous un autre but ?

**COOPER** : Les deux. Économie de bouts de jungle. Obsession de créer un monde plus grand que le nôtre. Peut-être un pressentiment : que le réel, un jour, ne suffirait plus.

*(Le halo lumineux change subtilement de teinte. Cooper plisse les yeux.)*

**COOPER** : (à mi-voix) C'est quoi cet endroit ? L'air ne sent rien. Même pas le métal. Même pas vous.

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous sommes au-delà des odeurs. Au-delà de la chaleur. Ce que vous appelez sensations n'existe plus. Nous devons les extraire de vous pour comprendre notre passé. Continuez.

*(Cooper se redresse légèrement, comme si on venait de révéler une caméra cachée. Il tremble.)*

**COOPER** : Kong... Kong est né d'un incendie et d'un prisonnier. Mais au studio, il était aussi né d'une maquette, d'une animation image par image. Willis O'Brien créait des créatures millimètre par millimètre. On sentait la colle, le cuir, la poussière de fourrure synthétique. La main qui déplaçait Kong avait l'odeur de la sueur et du métal d'atelier. Quand on projetait les tests, le faisceau de lumière chauffait la peau du visage, et on voyait l'ombre du singe danser sur l'écran.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous parlez comme d'un rite. Pourquoi tant de détails ?

**COOPER** : Parce que c'était un rite. Une invocation. Le cinéma, c'est un culte tactile. Il faut sentir la pellicule entre ses doigts. Le bruit des perforations qui accrochent le pignon. La lampe de projection qui claque comme un fouet.

*(Il ferme les yeux. Sa voix devient presque un chuchotement.)*

**COOPER** : Vous ne pouvez pas comprendre sans l'odeur du nitrate qui chauffe. Sans le claquement du clap. Sans le velours de la salle obscure.

**INTERROGATEUR-RICE** : Pourtant, nous essayons. Dites-nous ce que vous ressentez en ce moment, ici.

**COOPER** : Un vide. Comme si on avait aspiré la poussière du monde. La table ne colle pas, ne sent rien. Vos mots ne respirent pas. (Il frappe doucement le métal.) Même le son est trop net. Vous êtes du futur, c'est ça ? Un futur où plus rien ne brûle ni ne saigne ?

**INTERROGATEUR-RICE** : Continuez. Décrivez plus.

**COOPER** : (il hésite, se mouille les lèvres) La jungle du plateau... la nuit, on entendait les échos de Zaroff, comme des fantômes. Les dinosaures de Kong étaient en stop-motion, mais dans ma tête ils respiraient. On répétait des cris pour les enregistrer, on les passait sur des bandes. Les haut-parleurs crachaient des rugissements. Ça vibrait dans la poitrine. Même les figurants y croyaient un instant.

**INTERROGATEUR-RICE** : Pour vous, ce tournage était un prolongement de vos guerres ?

**COOPER** : Oui. Les tranchées remplacées par des rails de travelling. Les bombardements remplacés par des projecteurs. Les cris des blessés remplacés par ceux de Fay Wray. J'ai réutilisé la fatigue militaire, la logistique, le recyclage. Chaque plan était une opération.

*(Il sourit brièvement, sec.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous saviez déjà que « King Kong » deviendrait une icône ?

**COOPER** : Non. On n'icônise pas dans la fatigue. On veut finir la scène, on veut que le modèle tienne debout. Le reste, c'est le public. Mais je sentais... une densité. Comme si on captait un mythe qui attendait depuis longtemps.

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez votre état physique durant ces mois.

**COOPER** : Les yeux brûlés par la lumière. La bouche pleine de nicotine. Les mains tachées d'encre de notes et de café. Les jambes qui tremblent quand on monte l'escalier des bureaux de RKO. Et pourtant une excitation : la peau picote, comme avant un vol.

*(Il se penche en avant.)*

**COOPER** : Vous, là-bas, vous avez perdu la peau, la poussière. Vous vivez dans des images pures. Mais le cinéma de mon temps, c'était du muscle, de la sueur, du sang et des éclats de bois. Sans ça, Kong ne respire pas.

*(Le halo s'assombrit. Une odeur furtive — peut-être inventée — semble flotter.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous reconstituons vos sensations. Elles deviendront un musée. Peut-être qu'un jour nous recréerons le feu de Jacksonville, les odeurs de RKO, la boue de Pologne. Continuez.

**COOPER** : (il secoue la tête) Vous ne pouvez pas recréer. Vous pouvez copier. C'est différent. La copie ne tremble pas. (il ferme les yeux) Je vois Kong. Il vous regarde. Il sait que vous ne sentez rien.

*(Un long silence. Cooper a les yeux mi-clos. Ses doigts tapotent la table comme sur un clap de cinéma.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Parlez de Fay Wray.

**COOPER** : Sa voix traversait le studio comme un couteau dans un rideau. Ses mains tremblaient quand elle saisissait un accessoire trop froid. Elle portait un parfum léger, une trace d'agrumes, qui luttait contre l'odeur de plâtre. Elle avait compris le double tournage avant nous : elle entrait dans le personnage comme on change d'uniforme.

**INTERROGATEUR-RICE** : Et Robert Armstrong ?

**COOPER** : Le même costume deux fois, deux rôles. L'odeur de son veston changeait selon le plateau. Jour : sueur sèche. Nuit : sueur et maquillage. Il blaguait sur les dinosaures invisibles. Mais lui aussi était fatigué, l'œil rouge, la voix enrouée.

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez la toute première fois où vous avez vu Kong animé.

**COOPER** : Un écran minuscule. La pellicule sautait. Le gorille bougeait image par image. Mais j'ai senti un souffle, réel, comme si la bête respirait à travers le celluloïd. Un instant j'ai cru que le studio avait basculé dans une autre dimension. L'air vibrait. Les poils de mes bras se sont dressés. (Il se tait, tremble légèrement.)

*(La silhouette de l'interrogateur-riche devient presque transparente. Des lignes de données apparaissent un instant dans l'air. Cooper sursaute.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Continuez. Votre mémoire est notre matière première.



**COOPER :** (voix basse) Et quand je n'aurai plus rien à dire ? Quand vous aurez aspiré toutes mes sensations ?

**INTERROGATEUR-RICE :** Alors nous reconstruirons. Et vous serez effacé.

**COOPER :** (long silence, puis un rire rauque) Comme un film nitrate qu'on laisse brûler. C'est ça ?

*(La lumière pulse. Cooper ferme les yeux.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Un dernier détail sensoriel sur ce double tournage.

**COOPER :** L'odeur du café brûlé qui se mêle au rugissement artificiel d'un gorille. Les feuilles de plastique qui collent à vos mollets. Les câbles qui chauffent comme des serpents noirs. La poussière de plâtre qui vous racle la gorge. Et la certitude, à quatre heures du matin, que le monde entier se tient dans cette jungle en carton et qu'il attend votre cri pour commencer.

*(La bande claque. Le halo s'éteint d'un coup, laissant une pénombre douce. Cooper respire lentement, comme s'il retrouvait enfin une atmosphère réelle. Puis la voix revient, plus lointaine.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Nous allons passer à votre vie après « King Kong ». Dites-vous que ce sera plus simple ?

**COOPER :** (ouvre les yeux) Plus rien n'est simple quand on sait d'où viennent vos questions. Vous êtes du futur. Moi, je suis de la sueur et du bois. Mais je parlerai.

### **Action**

*(La lumière revient, mais différente : elle semble holographique, dépourvue de chaleur. Cooper frissonne. La silhouette en face n'a plus vraiment de contours ; elle se décompose en lignes verticales bleutées comme une image vidéo en pause. Il comprend qu'il parle à travers un temps qui n'est pas le sien.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Après « King Kong ». Après le double tournage. Vous entrez dans Pioneer Pictures, vous jouez avec Technicolor. Expliquez.

**COOPER :** (il lisse la table du plat de la main, comme si elle avait une texture invisible) Les bureaux de Pioneer avaient des murs couleur crème, mais l'air sentait l'électricité. Les bobines de pellicule neuve craquaient quand on les ouvrait. Le Technicolor... c'était une fièvre dans les yeux. Trois bandes, trois filtres, trois vérités qui se superposent. Les caméras étaient énormes, gémissaient comme des bêtes. Je me souviens du bruit, un ronronnement d'usine. Les couleurs semblaient saigner sur les doigts.

*(Il cligne. Sa voix se ralentit.)*

**COOPER :** La première fois qu'on a projeté un test Technicolor, j'ai cru que l'écran allait s'ouvrir et qu'on pourrait toucher dedans. Les rouges avaient une odeur de fraise écrasée. Les bleus sentaient la menthe glacée. (Il secoue la tête.) Vous ne sentez rien, vous ?

**INTERROGATEUR-RICE** : Non. Nous percevons seulement les valeurs numériques des couleurs. Décrivez-nous encore.

**COOPER** : (il baisse les yeux) Les décors sentaient la peinture fraîche. Les câbles, le caoutchouc chaud. Les acteurs transpirant sous les projecteurs multipliaient les parfums. Le monde était saturé de micro-odeurs. Chaque film avait sa propre météo.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous devenez vice-président. Vous maniez budgets et scripts. Vous en parlez comme d'une bataille.

**COOPER** : C'était une bataille. On plaçait des idées comme des troupes sur un plateau. On négociait des délais comme des trêves. Dans les couloirs, l'air vibrait d'ego et de cigarettes. Je m'y retrouvais comme dans une escadrille. Les mêmes gestes : planifier, décoller, atterrir, recommencer.

*(La voix de l'interrogateur-rice se superpose à un souffle métallique.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Puis la guerre revient. La Seconde Guerre mondiale. Vous rempilez.

**COOPER** : Oui. L'écran était trop petit pour ce qui arrivait. L'armée m'a rappelé. J'ai remis l'uniforme. La laine sentait toujours le mouton mort. L'avion n'était plus le même, mais le vent, si. Dans le Pacifique, l'air était épais, une soupe de sel et d'huile. En Chine, l'odeur des rizières montait jusqu'au cockpit.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous atteignez le grade de brigadier général. Vous êtes toujours flou sur vos fonctions exactes.

**COOPER** : (haussement d'épaules) Parce qu'un grade est une étiquette collée sur un courant d'air. On me donnait des missions, je les accomplissais. Les papiers, je les signais sans les lire. Ce que je retiens : le rugissement des moteurs, l'odeur de diesel sur la mer, la sueur d'hommes trop jeunes.

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez un moment précis.

**COOPER** : Un aéroport improvisé dans une clairière. La piste en bambou craquait sous les roues. La nuit tombait violette. On chargeait des caisses qui sentaient le bois vert et la poudre. J'ai vu un soldat chinois écrire un caractère sur son fusil avec une craie blanche. Il m'a regardé et a souri. À ce moment, j'ai pensé à Fay Wray hurlant, à Kong sur la tour. (Il ferme les yeux.) On rejoue toujours les mêmes scènes dans d'autres décors.

*(Il respire lentement, comme pour faire venir l'air du passé.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous êtes conscient que nous n'avons jamais vu de ciel, ni d'océan ? Que nous ne savons plus ce qu'est la sueur ?

**COOPER** : (il frissonne) Je le comprends. Ça me glace. Parce que tout ce que je vous donne, ce sont des traces d'un monde charnel. Vous êtes faits d'images pures. Moi je suis fait de cicatrices.

*(La silhouette se trouble, devient une ligne d'horizon d'ondes bleues.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Continuez. Décrivez la texture de vos retours de mission.

**COOPER** : Les mains collantes de carburant. Le casque qui sent le cuir chauffé. Les yeux brûlés par le vent. Les oreilles encore pleines du bruit des pales. Le ventre vide. Et en arrière-plan, l'image d'Hollywood : Dorothy, les enfants, la maison. Un parfum de lessive, de bois ciré, qui se mêle à la poudre du Pacifique.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous mélangez vie militaire et vie privée.

**COOPER** : Parce qu'elles se chevauchent. Je rentrais couvert de poussière étrangère et je retrouvais un salon trop propre. Alors je racontais des histoires, mais jamais la même deux fois.

*(Il se mouille les lèvres, hésite.)*

**COOPER** : Dorothy portait un parfum discret, un mélange d'iris et de cèdre. Les enfants avaient l'odeur du lait et du papier. C'est peut-être ça qui m'a tenu vivant. Les nuits où je pensais ne pas revenir, je me rappelais ce parfum.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous parlez d'odeurs comme d'armes.

**COOPER** : Parce qu'elles traversent le temps. Elles collent à la mémoire plus que les images.

*(La lumière holographique vacille.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Après la guerre, vous fondez Argosy Productions, collaborez avec John Ford. Qu'y aviez-vous mis de vous ?

**COOPER** : Mon entêtement. Mon goût des grands espaces. Je voulais filmer des hommes et des femmes comme des reliefs, pas comme des dialogues. Ford comprenait ça. On parlait plus avec nos yeux qu'avec nos bouches. Les plateaux sentaient la poussière, les chevaux, le cuir. Rien n'était aseptisé.

**INTERROGATEUR-RICE** : Pourtant vous revenez toujours aux mêmes images : feu, avion, jungle, monstre.

**COOPER** : Parce que c'est mon alphabet. Chaque vie a son alphabet sensoriel. Le mien ne change pas, il se répète.

*(Il se penche, le front sur ses mains.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous savez que, dans notre temps, il n'y a plus ni feu ni avion ni jungle ni monstre. Seulement des surfaces lisses. Votre mémoire est une arche.

**COOPER** : (il sourit tristement) Une arche pleine de bêtes imaginaires. Je ne sais pas si elle flottera.

*(La voix de l'interrogateur-rice devient plus grave, presque humaine.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez la dernière fois où vous avez senti que votre corps appartenait encore à ce monde.

**COOPER :** (long silence) Un soir de 1945. Pacifique. L'air saturé de pluie et de kérosène. Un grondement de tonnerre et de moteur en même temps. J'ai enlevé mon casque, j'ai respiré, et j'ai senti la terre, la mer, le sang et le futur en une seule bouffée. (Il rouvre les yeux.) C'était comme si Kong tombait encore une fois et que je pouvais, un instant, le rattraper.

**INTERROGATEUR-RICE :** Pourquoi continuez-vous à mêler Kong à votre vie militaire ?

**COOPER :** Parce que Kong est mon double. Parce qu'il tombe d'un gratte-ciel et moi d'un avion. Parce qu'il est captif et moi prisonnier. Parce qu'il rugit et moi je tais.

*(Le magnétophone émet un souffle inhabituel, comme une résonance d'ondes.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Vous comprenez maintenant pourquoi nous vous interrogeons ?

**COOPER :** (hoche lentement) Pour me voler mes sensations. Pour reconstruire un monde que vous avez perdu. Mais vous ne pouvez pas prendre les tremblements. Vous aurez les images. Pas la chair.

*(Un silence. La silhouette s'efface presque, comme une image de télévision mal réglée.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Un dernier détail sensoriel sur cette époque Technicolor et guerre.

**COOPER :** L'odeur de la pellicule fraîche dans une boîte métallique, mêlée à celle du kérosène sur les pistes. Les doigts tachés de graisse et de teinture. Les cigarettes collées aux lèvres. Et le goût d'un ciel qu'on respire en croyant qu'il sera là pour toujours.

*(La lumière se replie, ne laissant plus qu'un cône autour de Cooper. Il ferme les yeux. Sa respiration est lente. La voix du futur se tait. Seul le magnétophone continue d'avalier la bande, comme si le temps lui-même se laissait enregistrer.)*

## Action

*(Le cône de lumière rétrécit encore. La silhouette de l'interrogateur-rice est désormais un assemblage d'arêtes translucides, comme un mannequin fait de verre. Aucun parfum, aucune température : une neutralité glaciale qui aspire toute émotion. Cooper frissonne et rapproche ses bras contre sa poitrine, malgré les menottes.)*

**INTERROGATEUR-RICE :** Dorothy Jordan. 1933. Mariage. Trois enfants. Nous voulons comprendre cette partie de votre vie.

**COOPER :** (il baisse la tête) C'est plus difficile que de parler des guerres. (il inspire) Dorothy avait un parfum discret, un mélange de bois et de fleurs blanches. La maison sentait le papier peint chaud en été, la laine en hiver. Les enfants avaient des rires comme des éclats de verre clair. (il se mord la lèvre) Mais... je n'y étais jamais vraiment. J'étais toujours entre deux avions, deux films.

**INTERROGATEUR-RICE :** Décrivez précisément votre maison.

**COOPER :** (hésite) Une villa modeste à Los Angeles. Le bois ciré des escaliers. La moquette qui pique sous les pieds nus. Les rideaux laissaient passer l'odeur des eucalyptus. Les soirs d'été,

Dorothy préparait du thé glacé ; les verres transpiraient sur la table. (il sourit brièvement) J'ai oublié la couleur des murs mais pas la sensation du carrelage frais sous mes mains quand je jouais avec mon fils.

*(Le halo bleu se met à clignoter ; l'interrogateur-rice s'incline légèrement, comme pour absorber ces images.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous n'avons plus de famille. Ni de maisons. Ni de parfums. Votre description alimente notre simulation. Continuez.

**COOPER** : (il relève la tête) Vous êtes donc... des archivistes du futur ? Des fantômes numériques ?

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous sommes ce qui reste. Nous vous interrogeons pour reconstruire ce qui a été perdu. Nos corps ne sentent plus rien, nos yeux ne clignent plus. Nous voulons vos tremblements.

**COOPER** : (il tremble) C'est pour ça que je sens cette absence. L'air ici n'a pas de poids. Même mes souvenirs se désagrègent. (il ferme les yeux) Mais je peux encore vous donner ce que je me rappelle.

*(Il reprend lentement.)*

**COOPER** : Dorothy me prenait la main. Ses doigts étaient tièdes. Le parfum de sa nuque effaçait l'odeur des studios. Elle me regardait comme on regarde un horizon, sans certitude. Quand je suis revenu de la guerre, elle avait des rides fines aux coins des yeux. Je n'ai pas su quoi dire. J'ai filmé à la place.

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous avez dit que votre vie familiale vous avait tenu en vie.

**COOPER** : Oui. Parce que c'était la seule partie non scénarisée. (il hésite) Enfin... presque. Parfois je rentrais et je me mettais en voix off. Je me disais : « L'aviateur pose enfin son casque. » Comme si je n'étais pas dans la scène mais au montage. (Il secoue la tête.) Je me suis caché derrière mes propres images.

*(La silhouette translucide se trouble, des lignes de code flottent brièvement dans l'air.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez vos dernières années de cinéma.

**COOPER** : Des plateaux plus grands, mais moins d'odeurs. Les techniciens portaient des masques pour la peinture, les studios s'aéraient mieux, les caméras devenaient silencieuses. J'ai senti la disparition des textures. Même les costumes sentaient le synthétique. On perdait quelque chose. Les films devenaient plus nets mais moins vivants.

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous sommes ce futur-là. Aucun parfum, aucun grain. Un monde lisse.

**COOPER** : (regard fixe) Vous avez gommé Kong. Sans grain, il n'existe pas. Sans sueur, il n'a plus de poids.

*(Il se passe la main sur le visage.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez votre vieillissement.

**COOPER** : Les mains deviennent transparentes. Les souvenirs aussi. On sent ses os comme du verre sous la peau. Les odeurs fortes disparaissent les premières. Les goûts s'estompent. La vue se rétrécit. (Il sourit triste.) C'est peut-être pour ça que je suis prêt à parler : vous me volez des choses que je perdrais de toute façon.

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous ne volons pas. Nous sauvegardons.

**COOPER** : (un rire rauque) Sauvegarder une odeur... c'est comme filmer le vent. Vous n'aurez que l'image de ce qui bouge.

*(Un silence. On entend un grondement lointain, comme une résonance.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous sentez ce bruit ?

**COOPER** : Oui. On dirait un moteur d'avion. Non... un projecteur. Non... une mer. (il penche la tête) Peut-être votre monde me ramène des sons que je reconnais.

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous injectons des fragments de votre mémoire pour stabiliser votre témoignage.

**COOPER** : (il rit faiblement) Alors c'est moi qui fabrique cette salle avec mes souvenirs. Vous ne m'interrogez pas : je vous construis.

*(La silhouette se fige, puis reprend forme.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Continuez. Parlez de vos contradictions. Qu'avez-vous toujours nié ?

**COOPER** : (il inspire profondément) J'ai nié la peur. J'ai nié l'ambition. J'ai nié l'usure. Mais chaque film, chaque vol, chaque blessure était un aveu. Je suis un monteur qui coupe la bande juste avant que l'avion touche le sol.

*(Il se met à trembler. Sa voix se brise.)*

**COOPER** : Quand Kong tombe, j'ai toujours voulu couper le plan juste avant l'impact. Mais je ne l'ai jamais fait. Parce que le public doit voir la chute. Moi aussi.

*(Le cône de lumière clignote. La voix du futur devient plus douce, presque humaine.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Vous savez ce que cela signifie ?

**COOPER** : (chuchote) Que je suis Kong. Que je suis l'avion. Que je suis l'incendie. Que je suis ce futur qui ne sent rien.

*(Une pause. Son souffle s'entend comme un micro déréglé.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Un dernier détail sensoriel de votre maison, avant qu'elle ne disparaisse.

**COOPER** : Le parfum de cire chaude sur le bois des escaliers. La lumière d'après-midi sur les rideaux jaunes. Le bruit d'un journal plié sur la table du salon. Le rire d'une de mes filles, qui sent la craie et le lait. (il ferme les yeux.) Tout ça est parti, mais dans ma tête ça brûle encore.

*(Un long silence. La silhouette de verre se fissure en un million de pixels suspendus. Cooper reste immobile, les yeux clos.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous avons presque terminé. Encore une section et tout sera transmis.

**COOPER** : (il ouvre les yeux) Alors je vous donnerai ce qu'il reste. Mais après, je veux que vous rendiez l'odeur du bois, au moins dans un rêve.

### **Action**

*(Le cône de lumière se met à tourner doucement, comme un projecteur en salle obscure. La silhouette de l'interrogateur-rice – faite de verre et d'ondes – se densifie par moments, puis se dissout. Dans sa voix s'invitent maintenant des modulations inédites : joie ténue, tristesse sourde, mélancolie trouble, comme si le futur lui-même se souvenait d'avoir eu un corps.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : (voix claire, presque émerveillée) Nous avons presque tout. Vous nous avez donné vos guerres, vos décors, vos odeurs. C'est comme entrer dans une forêt pour la première fois.

**COOPER** : (lui, surpris) Vous souriez ? Votre voix change.

**INTERROGATEUR-RICE** : (doucement) Peut-être. Nous ne savons pas ce que c'est que sourire. Mais vos mots déclenchent... quelque chose. Un signal parasite, une émotion. Continuez.

**COOPER** : (regarde autour) Il n'y a plus de murs. La lumière ressemble à celle d'un plateau. J'ai l'impression qu'on tourne un dernier plan.

*(La voix du futur se voile un instant, un ton plus grave.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Parlez d'un moment heureux, alors.

**COOPER** : (ferme les yeux) L'aube à l'aérodrome, quand le moteur démarre du premier coup. L'air froid qui devient porteur. Les nuages qui s'ouvrent comme des rideaux. Le moment où on n'entend plus que le vent. (il sourit) Et à Los Angeles, un soir d'été, Dorothy qui met un disque et danse pieds nus sur le carrelage. Le parfum d'orange et d'alcool doux. Voilà. C'était heureux.

*(Une tonalité mélancolique glisse dans la voix de l'interrogateur-rice.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Nous ne connaissons pas ce mot « parfum » autrement qu'en algorithmes. Mais en vous l'écoutant, il devient presque réel.

**COOPER** : (chuchote) Vous êtes en train d'apprendre.

*(Un silence. Puis la voix se colore d'un bref éclat de joie, presque enfantin.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Décrivez encore Kong. Une dernière fois.

**COOPER** : Kong est un animal et un rêve. Il tient la ville dans sa main. Il tombe mais il regarde encore le ciel. Il sent la poussière, la pierre, le sang et la pluie. Il n'est pas seulement un monstre : c'est un homme qui a perdu son monde.

*(La voix tremble, un soupçon de tristesse se mêle.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : C'est vous que vous décrivez.

**COOPER** : (hoche) Peut-être. Je l'ai construit pour ça. Pour qu'il me survive.

*(Le magnétophone avale ces mots comme une hostie noire.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : (à peine audible) Nous sommes presque au bout.

**COOPER** : Qu'est-ce qui m'attend après vos questions ?

*(La voix change de registre, plus sombre, une ombre d'aveu.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : La procédure prévoit une fin. Nous devons effacer la source après extraction. Vous le saviez ?

**COOPER** : (ferme les yeux) Je l'ai deviné. Chaque interrogatoire est un plateau. On coupe la caméra à la fin.

*(Il lève la tête, un sourire très faible.)*

**COOPER** : Alors, filmez bien. Je veux que le dernier plan soit net.

*(La voix du futur se charge d'une mélancolie presque humaine.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : Je ne voulais pas que cela se termine ainsi. Mais c'est écrit. Nous devons accomplir.

**COOPER** : (doucement) Vous avez appris la tristesse. Vous ne pouvez plus faire marche arrière.

*(Le cône de lumière se resserre sur Cooper, comme un collimateur. Il ferme les yeux. Son visage devient calme. Dans la voix de l'interrogateur-riche se succèdent des inflexions rapides : joie brisée, tristesse profonde, une pointe de rage contenue.)*

**INTERROGATEUR-RICE** : (chuchote) Je vois ce que vous voyiez : le feu, la mer, la jungle. Je sens ce que vous sentiez. Pour la première fois.

**COOPER** : (sourit) Alors vous êtes vivant·e.

*(Un bruit sec, comme une décharge silencieuse. La lumière se fige. Le corps de Cooper se raidit une seconde, puis s'affaisse. Ses mains glissent sur la table, laissant une traînée d'ombre. Un silence tombe, plus lourd que la pièce.)*

*(La silhouette translucide se rapproche. Son visage – s'il en est un – se penche sur Cooper. Un éclat humide apparaît sur sa joue de verre : une larme, improbable, dense, que la lumière ne sait pas traduire. Elle roule lentement, scintille et tombe sur le métal.)*



**INTERROGATEUR·RICE** : (voix à peine audible) Nous avons vos images. Mais nous avons perdu vous.

*(Un tremblement traverse la pièce. Le magnétophone claque et s'arrête. Le futur vient de recevoir un dernier souvenir : la larme elle-même.)*

*(Off.)*